

A Y F E R T U N Ç

LA PASSAGÈRE
DES NEIGES

*Nouvelles traduites du turc
par Sylvain Cavaillès*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Le Passagère des neiges*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Aziz Bey Hadisesi
Tunç, Ayfer

© Ayfer Tunç, 2000. Published in agreement with Kalem Agency, 2023.

© Zulma, 2025, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



L'Incident Aziz Bey



Une nuit, un incident pathétique s'est produit à la taverne de Zeki. Zeki a frappé Aziz Bey et l'a jeté dehors. Comment on en était arrivé là, ce qui s'était passé, personne ne s'en souvenait exactement. De tous côtés, on a raconté des choses improbables. « C'est Zeki qui a commencé », affirmaient certains. D'autres protestaient : « Non, Aziz Bey était rond comme une queue de pelle. » Il s'en est même trouvé pour rejeter la faute sur les clients, ou pour dire : « Cette histoire n'aurait jamais dû prendre de telles proportions. »

Quelques heures après cet incident, Aziz Bey est rentré chez lui. Il s'est assis un moment à la lueur d'une ampoule sinistre qui plombait la pièce comme une maladie grave et il a regardé, avec dans les yeux une larme tragique qui ne se résolvait pas à tomber, le pauvre clair de lune qui se reflétait sur les eaux sales de la Corne d'Or quand les nuages ne le masquaient pas. Pour finir, il a passé en revue les trois jours, brefs mais tellement heureux, qu'il avait vécus dans une ville chaude plus bleue que le bleu, à l'ombre des dattiers et de très hauts palmiers. Ce bonheur s'est soudain mué en un chagrin qui a affleuré sur son vieux visage

marqué, comme s'il avait désormais renoncé à cacher toute la souffrance d'une existence remplie d'erreurs, puis son visage s'est couvert de larmes, et s'est figé ainsi.

Aux petites heures du matin après cette nuit froide et pluvieuse, personne pour fermer doucement ses yeux éteints. Il avait lâché prise dans le fauteuil où il était assis. Personne pour séparer ses doigts croisés les uns sur les autres dans un signe de bouderie puérile, ou pour ranger le long de son corps ses bras désormais légers comme des oiseaux. Son âme en souffrance s'est exfiltrée du tréfonds de son être, laissant derrière elle le souvenir d'un amour que bien peu de cœurs peuvent se vanter d'avoir vécu, mettant un point final à une vie pleine de remous, trouvant la paix.

Tout est terminé désormais. Mais ceux qui font l'âme de cette ville le cherchent encore dans ses rues qui, à la nuit tombée, deviennent une vraie cour des Miracles. Gafur, le vendeur de moules farcies, demande de ses nouvelles à Boğos, qui vend *Agos*, l'hebdomadaire arménien, et Boğos à Tayfur, qui vend des billets de loterie, et Tayfur à İbo, l'amputé des deux jambes qui vend des cigarettes à l'unité. Avec leur blanc exagérément brillant, même les yeux de Kara Hadji, qui vend des chapelets et de l'huile de prière dans la rue de la mosquée de l'Agha, le cherchent. Les familiers de ces rues qui, au fil des ans, n'ont pas su deviner le tourment secret d'Aziz Bey sont nostalgiques de sa démarche majestueuse lorsqu'il passait par là, avec son col et ses manchettes

de satin mauve, son costume râpé et, dans sa housse qui jadis était noire, son *tambûr**.

La rue est orpheline.

D'après Bahri, le clarinettiste, l'incident qui s'est produit cette nuit-là dans la taverne de Zeki était une tragédie. S'il n'avait pas eu lieu, tout le monde s'en serait trouvé mieux. Zeki est allé beaucoup trop loin. Peu importe qu'il soit dans son droit ou non, il n'aurait pas dû frapper Aziz Bey. La nuit de l'incident, de retour du travail, Bahri a longuement réfléchi, couché dans son lit. Le cheminement de ses pensées lui est resté indéchiffrable, mais il sentait qu'Aziz Bey était différent, au point de justifier la maxime : « On ne fait pas ça à un homme comme lui. » Le sommeil l'a boudé cette nuit-là, mais alors qu'il était presque l'heure de se lever, il a trouvé ce qu'il cherchait : Aziz Bey était une survivance poussiéreuse de l'époque où l'on avait de la considération pour les musiciens de taverne. Et c'est alors qu'il a ressenti en lui un violent déchirement. Après tout, cette époque, Bahri l'a vécue, il connaît les convenances, la bienséance. Et, plus que tout, l'amitié et ses liens. Sans le souvenir de cette époque, le sens de la vie lui échapperait totalement aujourd'hui.

À ceux qui lui demandaient ce qui était arrivé, Mercan, le joueur de *darbouka*, a répondu : « Aucune idée, je n'ai rien vu, j'étais au petit coin quand ça s'est

* Les termes en italique figurent dans un glossaire en fin d'ouvrage.

passé. » Il n'était pas du tout au petit coin, mais pas du tout concerné non plus. En réalité, il avait été témoin de l'incident, au moins en partie. « Ça ne me regarde pas », s'était-il dit. L'âme des musiciens de taverne, Mercan en est dépourvu. Ces mains expertes qui frappent la *darbouka* pourraient très bien appartenir à un autre homme. Ses lèvres ont beau chanter « Si cet amour doit finir en exil », il a l'esprit ailleurs. Un jour, il arrêtera son minibus devant la porte, et il fera ses adieux à ses compagnons nocturnes. Un minibus bleu, c'est tout ce qu'il a dans la tête.

Davut, le serveur, lui, a vu, il sait. D'ailleurs ça faisait des jours qu'il attendait ça, avec une jubilation secrète. Depuis sa naissance, Davut est comme une boîte maléfique : perfide, venimeux. Le mal, il aime ça. « Je le sens, il va arriver un malheur dans les prochains jours », dit-il alors que tout va bien. Il est malintentionné de nature. Ses ragots sont les pires, il amplifie le négatif. Souriant devant Zeki, faisant du zèle parce que c'est le patron, il guette le moment où celui-ci, déjà éméché, aura fini de sombrer dans l'ivresse, pour fourrer dans des sacs en plastique des régimes de bananes, des blocs de fromage et des grappes de côtelettes qu'il rapporte chez lui.

Zeki a beau dire : « J'étais dans mon droit, j'en avais par-dessus la tête, il faisait couler la boutique ! », il est l'ombre de lui-même depuis cette nuit-là, comme s'il allait se mettre à pleurer. Un point en lui, qu'il ne parvient pas à identifier, lui cause une violente douleur. Certains jours, il pense que c'est son estomac

qui lui fait mal, d'autres, son cœur. Après la fermeture, il rentre chez lui, s'assied à la fenêtre. Il regarde les lumières qui glissent comme des lucioles dans la nuit urbaine et, s'efforçant de deviner où celle d'Aziz Bey, désormais éteinte, va bien pouvoir se rallumer, il demande à sa femme, les yeux embués : « J'avais tort, Mukadder ? D'où il s'est permis de faire ça ? »

Allongée, les cheveux répandus sur l'oreiller, plongeant dans le sommeil sous le cliquetis des bracelets en or qui lui enserrant le poignet droit, sa femme se contente de répondre, sans même réfléchir : « Mais oui, Zeki, combien de fois faudra-t-il te le dire, bien sûr que tu avais raison. » Mais le fait que tout le monde le lui dise n'apaise pas Zeki, la douleur qui le travaille ne passe pas.

Comme on glisse lentement du soleil à l'ombre, aussi insensiblement que le soir tombe, la lumière et la joie se sont effacées du visage d'Aziz Bey, et lui-même a sombré dans la peine. Dans un passé d'affliction qu'il s'est lui-même construit. Toujours fier, la tête haute. Il n'avait jamais réussi à vivre autrement mais, cette nuit-là, tandis qu'il contemplait les eaux sales de la Corne d'Or, il a compris que ce n'était qu'une illusion. Une lubie dans laquelle il s'était cruellement fourvoyé. Il a compris que toute sa vie n'avait été qu'une erreur.

Il avait arpenté des rues dont aucune ne ressemblait à la précédente, où une furie sanguinaire et une insouciance à vous rendre fou, des souffrances dures

comme le roc et des joies hystériques, de tristes naissances et de risibles trépas, des haines venimeuses et des amours inconsistantes, chats et chiens, le tordu et le droit, le blanc et le noir cohabitaient tels des frères de sang, en se cherchant des crosses. Un dédale si inextricable que les adeptes d'une vie linéaire s'y seraient perdus dès le premier pas, un dédale qui résumait, en quelque sorte, cette énigme nommée existence. Il partit, s'en retourna, revint. Consumant en un clin d'œil ces jours où passèrent des êtres qui en consumaient d'autres, une vie brève au point de ne représenter qu'un petit morceau de terre pas plus gros qu'un point.

Il fallait savoir tout cela avant de pouvoir dire qui était dans son droit, qui dans son tort.

En réalité, c'est des années plus tôt qu'il aurait fallu voir Aziz Bey, à l'époque où, au music-hall Le Palais, il improvisait au *tambûr*, vêtu d'un costume noir au col et aux manchettes mauves conçu pour un comédien de théâtre par un célèbre couturier aux yeux malades et resté inachevé quand ce dernier avait perdu la vue. Aziz Bey courait d'un établissement à l'autre. Enfin, façon de parler. Il ne courait pas, mais il avait plus de propositions qu'il ne pouvait en accepter. Toujours fier, les yeux fixés à l'horizon sur un point très haut que personne d'autre ne voyait, la démarche pleine de superbe et après avoir bien fait poireauter le public qui l'attendait patiemment pour entendre son art, il daignait lui offrir le son de son *tambûr*. Au moment

de la foire d'Izmir, une queue se formait devant le bureau des organisateurs. Même si ce n'étaient pas les plus célèbres, une demi-douzaine de chanteuses réclamaient Aziz Bey pour qu'il les accompagne, quitte à recourir à des intermédiaires. Toutes, il les laissait languir devant sa porte. Il y avait de l'âme dans son jeu, il pinçait les cordes du *tambûr* d'une manière inouïe. Du sirop aux oreilles de ses auditeurs. Et têtue avec ça. Mais ses manières étaient tellement frappantes, ses regards disaient si bien : « Je sais y faire, moi », que les insolentes solistes aux paupières bleutées, aux blonds brushings, enveloppées de paillettes, de tulle et de plumes, rabattaient leur caquet devant lui.

En réalité, quand il était jeune, devenir joueur de *tambûr* était le cadet de ses soucis. C'est le destin qui l'avait poussé dans cette voie. Quelque part dans son histoire longue et ombreuse, le *tambûr* vint se coller à sa main et y resta. Il était frivole, son âme papillonnait. C'était un apollon, un vrai beau gosse. À tout bout de champ, il tombait amoureux de femmes mariées, à l'ample poitrine, aux cheveux ondulés, près de la quarantaine et en quête d'une aventure. Ses sentiments passaient vite, comme un doux vent de terre un soir d'été. Elles lui envoyaient des lettres ridicules à l'écriture penchée, pleines de clichés amoureux et humectées de larmes. Toutes, il les jetait après les avoir lues, le rire aux lèvres.

Il les fréquentait sous les acacias, dans les cafés de campagne aux tabourets de bois, puis il se séparait d'elles. Ensuite ? Il n'y avait pas de suite... En par-

tant, chacune était comme un paquet de cigarettes Coquelicot oublié sur une table. Une fois qu'il avait fumé la dernière cibiche du paquet, la belle disparaissait de son esprit. Et de sa mémoire, sans qu'il ait eu pour elle un regard en arrière. Croyez-vous qu'il se préoccupât de savoir qu'elles guettaient son passage, qu'elles allaient l'attendre là où ils avaient coutume de se retrouver, qu'elles pleuraient à chaudes larmes dans leur lit en pensant à lui ? De la vie il attendait un amour qui lui claque au visage comme une gifle, qui l'étourdisse. Qui le laisse paralysé de la tête aux pieds. L'amour, pour Aziz Bey, devait vous frapper. Alors jouer du *tambûr*, à cette époque, vous pensez bien...

Certes, son grand-père en jouait un peu. Et même beaucoup. Il mourut avant l'heure, laissant pour tout legs son instrument. Le père d'Aziz Bey ne sut apprécier l'objet à sa juste valeur. Loin de lui, d'ailleurs, de chercher à connaître le pouvoir de ces cordes. Malgré tout, il ne put se résoudre à se débarrasser de ce seul souvenir laissé par son père, et le pauvre et triste *tambûr* se retrouva en haut d'un placard.

Aziz Bey le dénicha alors qu'il n'était encore qu'un petit morveux aux yeux écarquillés, un jour qu'il avait mis la maison sens dessus dessous. Oublié là, en haut du placard, plein de poussière. Dès lors, il ne le lâcha plus, cet étrange jouet qui faisait plusieurs fois sa taille.

Il passait son temps à frotter les cordes avec l'archet, comme un jeu. Quand son angoissée de mère, occupée à laver le linge, les bras dans l'eau de lessive

jusqu'aux coudes, entendait le son triste de l'instrument, elle paniquait et criait après son fils : « Ah non mon petit ! Remets-moi ça à sa place, surtout que ton père ne le voie pas... » La pauvre femme, même si elle n'arrivait pas à raisonner son fils qui, si on l'avait laissé faire, se serait amusé toute la journée à sortir des sons de ce joujou, finissait toujours, lorsque l'heure du retour paternel approchait, par lui reprendre le *tambûr* des mains pour le remettre dans sa cachette. Quand Aziz Bey eut un peu grandi, l'instrument passa discrètement de la chambre de ses parents à la sienne.

Le père d'Aziz Bey était un atrabilaire rongé par les choses de l'amour, ce qu'il ne laissait soupçonner à personne. Sa femme en avait vu de toutes les couleurs. Les sourcils toujours froncés, parce que le repas était trop salé, sa chemise mal repassée, ou le pain rassis, un poing sur la table, et des coups de gueule à la moindre occasion... Pourtant, chaque soir, une fois le calme retombé sur la ville, il s'asseyait sur son balcon qui, depuis les flancs de Samatya, réussissait presque à donner sur la mer, et il s'immergeait dans une affliction à la source inconnue, bercé par le murmure des chansons si raffinées d'antan.

*Tant d'hommes pour la seule beauté de Gülşen
Qui l'implorent en lui baisant les pieds...*

Si on avait demandé son avis à Aziz Bey, son père n'avait pas eu celle qu'il aimait. Mais c'était faux. Aziz Bey, tout comme il s'était réécrit lui-même, avait

réécrit son père, et son grand-père aussi. À certaines époques, c'est toute une vie qu'il réécrivait. En y croyant, en plus. Ainsi, bien après que son père fut mort et qu'une solitude aveugle eut pris la place des reproches qu'il nourrissait envers lui, il répara le souvenir de ce paternel qui avait enfermé la subtilité de ses sentiments dans un recoin de son cœur. En réalité, c'est en l'aimant autant que l'on peut aimer que son père avait obtenu la main de sa mère, mais il avait toujours été en proie aux contrariétés de l'existence, s'efforçant d'y faire face, droit dans ses bottes. Au lieu de devenir le fils soumis, asservi, d'un père constamment broyé et à l'âme un peu trop délicate, il avait choisi l'orgueil et la dureté de la pierre. C'était tout.

Aziz Bey était un hybride de son père et de son grand-père. À la fois délicat, sentimental et, a-t-on assez insisté, fier. Avec son père, ils étaient toujours en bisbille, comme deux équilibristes orgueilleux déterminés à marcher sur le même fil. Ce daron qui se rasait même le dimanche, qui ne sortait pas sans chapeau et qui travaillait comme fonctionnaire au palais de justice aurait voulu que son fils fasse des études, qu'il devienne juge ou procureur, mais Aziz Bey aspirait à des sphères plus élevées. Les livres sérieux, les maîtres aux sourcils froncés et les classes aux vitres peintes en gris à mi-hauteur le plongeaient dans l'ennui. S'agissant de trouver un petit boulot, il privilégia la futilité, l'amusement, l'éphémère. Il arpenta les terrains de foot jusqu'à ce qu'il se blesse la jambe. Plusieurs étés d'affilée, il travailla comme maître-nageur

sur la plage de Florya, les regards bien intentionnés des filles qui passaient en décapotable lui plaisaient beaucoup. Attiré par les transports, il travailla comme conducteur de *dolmuş* sur la ligne Bakırköy-Taksim. Les quelques sous qu'il gagnait, il les dépensait dans les tavernes et les maisons de rendez-vous. Le pater eut beau faire, il finit par céder, son fils n'étudia pas.

Mais la jeunesse, ça passe vite, et elle passa. Son père prit sa retraite, consumant le peu de la terne existence qui lui restait entre la maison et le café. Il lâcha prise d'un coup. Il devint incapable de se rappeler le nom de ses amis ni la valeur de l'argent. Il s'endetta à droite et à gauche. À mesure que ses dettes se creusaient, son ennui et sa colère augmentaient. De retour de l'armée, Aziz Bey comprit vite que le bateau de la vie n'allait pas rester à flot avec des petits boulots. Il lui fallait un vrai travail. Il présentait bien, avait de la conversation et son père, des amis haut placés. Il embaucha dans une entreprise vendant du sable et des galets. Ses parents, voyant qu'il se levait tôt chaque matin pour aller travailler et qu'il rentrait le soir à des heures raisonnables, commencèrent à nourrir l'espoir que leur fils deviendrait un homme. Mais cette vie bien rangée ne dura pas longtemps. Dans ce bureau bas de plafond, avec deux petites lucarnes tristes qui donnaient sur des tas de sable noir, qui sentait la sueur, le goudron et l'oignon, à répéter « Oui Monsieur, très bien Monsieur », les yeux baissés et les épaules rentrées, Aziz Bey constata que l'âpre combat de la vie était en train de devenir une réalité

tangible dans sa tête rêveuse. Quand il se mettait à râler, les dimanches matin où son père n'était pas à la maison, sa mère l'encourageait : « Tiens bon, mon fils, persévère... » Il n'avait pas l'intention de tenir bon. Mais son orgueil l'empêchait de demander de l'argent de poche à ce père à la tête chenue. Sans aller jusqu'à persévérer, il prenait son mal en patience et travaillait, jusqu'à ce que le soir se décide à tomber.

C'est à cette époque qu'il commença à fréquenter assidûment ces tavernes où toutes les fenêtres de son âme si vaste s'ouvraient en grand et où il tremblait de tout son être quand ses doigts pinçaient les cordes du *tambûr*. Le mur d'une brouille s'érigea de nouveau entre son père et lui. Ils ne dînaient plus ensemble. À peine sorti du travail, il courait vers l'établissement où l'attendait son *tambûr*, se faisait garnir sa table de raki et de mezzés et, tout en accompagnant ses amis musiciens plus âgés que lui et chantant :

*Tu pourrais te faner et jaunir, tu seras toujours le
génie de la rose,
Si le Seigneur a quelque chose à m'offrir ce ne peut
être que toi,*

il souriait en pensant à Maryam dont il savait maintenant avec certitude qu'elle le guettait à sa fenêtre, et chaque fois qu'il l'apercevait derrière la vitre, cette vision l'ébranlait comme une claque, le persuadant qu'il avait enfin trouvé l'amour.